



# Ils sont nés en Amérique...

■ Plus de 4000 ressortissants américains vivent aujourd'hui à Genève. A trois jours des élections aux Etats-Unis, cinq d'entre eux se livrent sur les raisons qui les ont amenés en Suisse et sur leur vision de l'Amérique actuelle. Certains sont arrivés en terres genevoises pour suivre leur conjoint. D'autres ont dû y émigrer pour des raisons professionnelles ou encore pour leurs études. Ceux qui se présentent tout au long de ces deux pages s'y plaisent et ont finalement décidé d'y rester.

■ Certains occupent de hautes fonctions officielles, comme le consul Jonathan Lippman. Une poignée d'entre eux se sont lancés dans le social, à l'image de Patricia Allen, présidente d'une association d'aide aux anglophones atteints de cancer. D'autres font partie de la Genève financière, comme Anne Hornung-Soukup, femme d'affaires de 56 ans, s'activent dans le monde académique, comme Anne Standley, ou rapportent les faits de la Genève internationale, comme Robert James Parsons.

■ La plupart vouent une véritable passion à Genève. Ils aiment la tranquillité de la ville, ses paysages et sa diversité culturelle. Lors de leur toute première venue, beaucoup sont restés admiratifs devant les beautés du lac Léman et des montagnes avoisinantes. Si certains peuvent être très critiques face à leur pays d'origine, quitte à ne pas voter, d'autres avouent que s'ils se sont parfaitement adaptés à la vie genevoise, leur cœur reste en Amérique.

## Patricia Allen: «Je ne veux pas rentrer aux USA, mais je reste Américaine»



Patricia Allen, présidente de l'ESCA. «En moyenne, nous nous occupons de 30 personnes en même temps.» (P. FRAUTSCH)

**Pour rien au monde** Patricia Allen ne quitterait Genève. L'atmosphère plus sécurisante et plus calme que celle régnant aux USA l'a séduite. C'est à Troinex qu'elle, son mari et son fils ont déposé leurs bagages il y a quatorze ans. Après une vie de nomades, partagée entre Houston, San Francisco ou Amsterdam.

Et pourtant, Genève ne lui a pas rendu la tâche facile. C'est en 2002 que Patsy, comme aime à se surnommer cette native de South Hill, dans le sud de la Virginie, a eu vent de l'une des pires nouvelles qui soit: un cancer du sein. Maîtrisant mal le français à l'époque, Patricia a néanmoins la chance d'avoir une formation d'infirmière.

Mais ce n'est pas suffisant. «J'avais besoin de parler avec

quelqu'un qui était déjà passé par là. Et je ne pouvais pas le faire en français.» Une infirmière lui remet alors un prospectus de l'English Speaking Cancer Association, qui soutient les anglophones atteints d'un cancer. Patricia décide de se rendre à l'une de ces réunions.

### Elle devient présidente

Finalement, après avoir parlé avec deux femmes présentes à la séance, elle se fait opérer. Et s'en sort. Mais Patsy décide de ne pas s'arrêter là. «J'ai réalisé que lorsque l'on a un cancer, ce n'est jamais fini. Je voulais donner quelque chose de moi-même.» Elle recontacte l'association et se montre de plus en plus active, jusqu'à en devenir la présidente. Patricia commence alors à chercher des

fonds, à organiser l'aide aux malades anglophones. Des bénévoles, un psychologue, des conseillers répondent aux appels des victimes.

«Apprendre que l'on a un cancer est déjà un choc en soi. Alors, lorsque l'on ne comprend pas la langue, on est encore plus perdu. Au total, 60 000 personnes travaillent en langue anglaise à Genève, de toutes nationalités. Et souvent, ces anglophones n'ont pas de famille à leurs côtés. En moyenne, nous nous occupons de 30 personnes en même temps.»

Mais la forte implication de Patricia dans le social ne lui fait pas oublier ses racines. «J'ai déjà voté il y a un bon moment. Je ne veux pas quitter Genève, mais je reste Américaine avant tout.» *Chloé Dethurens*

## Jonathan Lippman: «Le pire à Genève? Une pénurie de croissants un matin»



Jonathan Lippman, consul honoraire. «J'ai participé aux mouvements non violents contre la guerre du Vietnam entre 1968 et 1972 à Washington. J'y ai vu Jane Fonda, j'étais ravi!» (PIERRE ABENSUR)

**Il rêvait d'être** diplomate lorsqu'il était jeune. Le début de carrière de Jonathan Lippman, consul honoraire des Etats-Unis à Genève, fut bien différent. Après un MBA à la George Washington University, dans la capitale, puis à Pace University (New York), ce passionné d'équitation passe dix-sept ans à Manhattan dans les relations publiques et le marketing.

Aujourd'hui encore, il garde la nostalgie de la Grosse Pomme: «J'y ai passé les plus belles années de ma vie. Quand je suis parti en 1990, j'ai dit au revoir à cette ville. Je n'y suis retourné que deux fois depuis.»

La même année, cet enfant du New Jersey arrive à Genève pour travailler dans une firme spécialisée en recherche marketing. Son goût pour la diplomatie le

rattrape pourtant en 2004, lorsqu'il devient consul. «J'ai en fait répondu à une annonce dans la *Tribune de Genève*», rigole-t-il.

S'ensuit une formation au Foreign Service Institute du Département d'Etat. Il y rencontre alors des diplomates américains venus du monde entier. En guise de présentation, chacun doit expliquer ce qui est arrivé de pire dans son pays de résidence: «L'un était basé en Ethiopie, il a cité la famine. Un autre, en poste en Thaïlande, a évoqué le tsunami. Moi, j'ai parlé d'un matin où il n'y avait plus de croissants dans une boulangerie de Genève.»

### Lac et propreté

Cette ville, Jonathan Lippman l'a en passion. Le lac, les montagnes «à portée de main», la

propreté: il ne compte pas la quitter de sitôt, d'autant que son mandat est illimité. Il y a six mois, le consul est même devenu Suisse. Avec sa collaboratrice, Sylvie Love, c'est pourtant bien sur les Américains que le diplomate veille: «Nous nous occupons de l'émission des papiers officiels, nous enregistrons les électeurs et nous aidons, par exemple, les Américains en détresse», explique-t-il.

Bien qu'il dépende directement de l'ambassade américaine à Berne, Jonathan Lippman ne quittera pas son poste une fois le nouveau locataire de la Maison-Blanche investi. «L'ambassadeur est, lui, nommé par le président. C'est pourquoi il doit démissionner tous les quatre ans, quitte à être renouvelé dans ses fonctions.» *Henri Della Casa*

## Anne Hornung-Soukup: «Les Américains croient que leur pays est unique»

«C'est le bon moment pour faire du shopping aux Etats-Unis», glisse avec malice Anne Hornung-Soukup. Cette femme d'affaires de 56 ans, mère de deux enfants et cofondatrice de la société financière Axia Investments, a pris de la distance par rapport à son pays. Il faut dire qu'elle vit à l'étranger depuis plus de trente ans. Un séjour d'une année en Afrique du Sud en 1970 a changé le cours de sa vie. Encore adolescente, elle y découvre l'apartheid, une autre réalité que celle de sa ville natale de Chicago: «Je me suis dit: il faut que je sorte des Etats-Unis.»

Deux ans plus tard, la jeune Américaine fait pour la première fois connaissance avec Genève. Elle passe une année au bout du lac dans le cadre de ses études au Smith College, une université privée américaine pour femmes.

C'est à cette époque que la future dirigeante d'entreprise

rencontre celui qui va devenir son mari. En 1976, la jeune économiste retourne définitivement à Genève. «J'adore ici la mixité des gens et le mélange des cultures. Je me sens comme un poisson dans l'eau», souligne cette femme curieuse aux intérêts multiples.

### Le goût des associations

A côté de la présidence de sa société financière, Anne Hornung-Soukup se passionne pour l'histoire, la généalogie, la musique et la photographie. Elle trouve encore le temps de s'engager au sein de sociétés d'Américains de Genève, comme directrice financière de l'American International Women's Club et présidente de comité de récolte de fonds de l'American Citizens Abroad.

«Déjà Alexis de Tocqueville relevait dans son ouvrage *De la démocratie en Amérique* cette propension des Américains à se regrouper en associations. Peut-

être est-ce l'influence anglaise?» avance-t-elle.

Ce besoin de garder des attaches, de fêter Halloween tous les ans avec ses enfants ne l'empêche pas d'avoir aujourd'hui un regard critique sur sa patrie: «Aux Etats-Unis, les Américains croient souvent que leur pays est unique, le meilleur du monde. Nous avons tous quelqu'un dans nos familles qui considère qu'il ne sert à rien de voyager en Europe.» Une attitude nombriliste qu'elle retrouve aussi parfois dans son pays d'accueil: «Comme les Américains, il y a aussi des Suisses qui se croient uniques.»

L'ouverture aux autres et la capacité de s'intégrer sont les deux principales leçons de vie de cette Américaine devenue Suisse et Genevoise. Preuve de son intégration, elle jouera du cor au sein de l'Orchestre symphonique genevois au Victoria Hall le 23 novembre.

*Jean-Yves Cléménzo*



Anne Hornung-Soukup: «J'adore ici la mixité des gens et le mélange des cultures. Je me sens comme un poisson dans l'eau.» (PIERRE ABENSUR)